

DARK FAÏZ

L'aube ne tient jamais ses promesses

DARK FAÏZ

L'aube ne tient jamais ses promesses

SANDRA KISS

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Sandra Leclerc – France Loiret- Tous droits réservés - Copyright © 2022

Dépôt légal : Juillet 2022

Achevé d'imprimer en France

ISBN : 9791035974213

Prix : 16,99 euros

À toutes les mamans qui soutiennent leurs enfants de façon inconditionnelle, qui les portent toujours plus haut et qui leur expliquent lorsqu'ils sont tous petits qu'ils peuvent être et devenir ce qu'ils veulent tant qu'ils sont heureux.

Prologue

Tandis que l'aube poussait les heures, il régnait un silence paisible dans la maison tout entière. Georgia, postée devant la bibliothèque du salon qui lui semblait immense, osait à peine respirer, de peur de réveiller sa maman. La petite fille fixait la grande boîte blanche cadenassée tout en haut de la pyramide de livres en s'appuyant nerveusement sur un pied puis sur l'autre. L'idée d'entreprendre une construction sommaire afin d'attraper la boîte la travaillait de plus en plus. Elle tourna son regard en direction de sa mère endormie dans le canapé, et la tristesse remplit aussitôt ses yeux d'un noir intense. Georgia se doutait que cette dernière avait encore dû pleurer une bonne partie de la nuit. En effet, depuis la mort de son papa, plus rien n'était pareil. Sa maman n'éclatait plus de rire pour ces petites choses subtiles de l'existence. Ses yeux vert émeraude ne brillaient plus, sauf quand la tristesse venait lui rendre visite. La petite fille se pinça la lèvre, attristée. À quatre ans, elle avait l'impression d'avoir un poids énorme sur les épaules : réconforter, sourire et surtout, ne jamais faire de vagues. Elle espérait ainsi rendre de nouveau heureuse sa maman. Peut-être qu'en se conduisant toujours bien, sa maman rirait encore un jour, et véritablement. C'était un son dont elle ne se souvenait plus. Une maman heureuse, à quoi ça pouvait bien ressembler, après tout ? Elle balaya du regard les murs de la pièce. Des photos y étaient accrochées. Des photos que Georgia n'aimait pas, non, car ce n'était jamais l'ancienne maman qui posait avec elle, dessus. L'ancienne

était dans cette boîte blanche, tout en haut de la bibliothèque... avec son papa, mais personne n'avait le droit de l'ouvrir. Aucune photo de lui n'était autorisée dans ces lieux. La vue de celui-ci était trop dure à supporter pour les grandes personnes, lui avait-on dit. Cependant, sa maman lui en avait laissé une seule, une photo, qu'elle avait le droit de garder et que la petite fille prenait bien soin de laisser toujours retournée sur sa commode, à côté de son lit quand elle ne la regardait pas. C'était la condition : il ne fallait surtout pas que sa maman tombe dessus et voit l'homme qu'elle avait aimé autrefois. Cette seule photo était de plus en plus abîmée, jaunie par le temps. Les sourires figés sur les visages étaient des vrais. Un souvenir heureux d'une fin de journée passée à la plage. Une journée autrefois ordinaire avec une maman heureuse.

1

Zoé

Ce fut encore une course folle ce matin pour déposer Georgia à l'école. J'avais passé une bonne partie de la nuit à ressasser mes sombres pensées qui m'avaient gardée longtemps éveillée. La sonnerie de mon réveil ne suffisait plus. Heureusement, ma fille était là pour me sortir de mes cauchemars étouffants et me ramener doucement à la réalité de notre quotidien.

— Si tu continues de t'acharner comme ça, tu vas finir par perforer ce malheureux punchingball, me lança Jul.

Ce dernier tenait fermement l'énorme sac avec difficultés. Sa mèche rousse lui retombait sur le visage déjà couvert de sueur. Je pivotai sur moi-même pour donner un dernier coup de pied dans le sac qui, heureusement, supportait les chocs les plus difficiles.

— À toi ! déclarai-je avant de jeter mes gants sur le banc et d'attraper ma gourde.

— Non, j'arrête là, Zoé. Qu'as-tu donc mangé ce matin ? Un cheval ?

— Tu t'es trompé, il faut dire un lion, le repris-je avant de boire une nouvelle gorgée d'eau fraîche.

— Avoue que je n'étais pas loin, s'exclama ce dernier avant d'attraper sa serviette et de s'essuyer le visage avec.

— Oui, pas loin cette fois, avouai-je.

Le visage fin de Jul, parsemé d'une multitude de taches de rousseur, allait parfaitement avec sa corpulence. En effet, il n'était ni trop mince ni trop musclé. Ce fidèle collègue de travail m'accompagnait pratiquement partout depuis le décès de William.

— Zoé ? Tout va bien ? s'inquiéta soudain ce dernier.

Je secouai la tête pour chasser les mauvaises pensées, tapies dans un coin de ma tête.

— Oui, je pensais à la représentation de demain avec l'association, mentis-je tout en rangeant mes affaires.

En ce début de journée, le gymnase était encore à peu près calme. Les lumières dans ce hangar, où venaient s'entraîner gymnastes et sportifs, étaient allumées toute la journée à cause de sa faible exposition à la lumière naturelle. Chaque bruit et chaque parole résonnaient entre les murs. Le soir, il était presque impossible de s'entendre et de se parler tellement le lieu était fréquenté.

— Vingt-et-une heures, c'est bien ça ? J'y serai. Je ne manquerai pas l'ouverture de ce festival hip-hop dont tu es la présidente.

J'attrapai mon sac à dos et commençai à me diriger vers les vestiaires.

— Tu as intérêt ! Sinon je boycotte ton prochain article à paraître la semaine prochaine.

Jul éclata de rire avant de déclarer :

— On se retrouve au boulot, je dois faire un détour pour couvrir l'évènement du marathon sur Venice.

La vue était belle, tout en haut du building du Los Angeles Times. Les locaux surplombaient la ville, mais aujourd'hui, je la regardai différemment. Deux ans qu'il avait disparu de ma vie à moi et à ma fille. Les couleurs

des gyrophares m'avaient d'abord surprise lorsque j'avais ouvert la porte d'entrée. Barthey se tenait devant moi avec un visage décomposé par la douleur. J'avais compris tout de suite. Ce dernier, démis de ses fonctions depuis notre retour d'Éros, n'avait aucune raison de se trouver ici, à cette heure tardive de la nuit et qui plus est, avec une équipe de forces de l'ordre derrière lui.

— Zoé, il va falloir être forte, m'avait-il murmuré avant de partir, pense à Georgia.

Ses paroles étaient restées suspendues dans l'air, tandis que moi, je m'étais écroulée de chagrin sur le sol.

« Ne te noie pas dans ces souvenirs, reviens ! » parut me chuchoter William, au plus profond de moi.

Le bruit d'un journal jeté sur mon bureau me ranima.

— L'enfant chéri est de retour au pays ! lança Cait avec son accent russe bien prononcé.

Je pris soin de remettre mon masque pour éviter qu'elle ne lise au fond de mon regard, avant de me retourner.

— Bonjour Cait. Alors, quelle *« Une »* fantastique m'as-tu dégotée ce matin ? déclarai-je en prenant le journal entre mes mains.

Les yeux pétillants de cette dernière annonçaient un potin bien croustillant. Mon souffle se coupa lorsque je vis le gros titre sur la première page.

— Je vous avais prévenue ! s'exclama Cait qui se tenait debout près de la porte d'entrée. J'ai fait la même tête en découvrant ça ce matin. Faïz Matthew est de retour à L.A.

— Oui, je... je suis au courant depuis hier soir, balbutiai-je à voix basse sans pouvoir quitter le journal des yeux.

— Mais pourquoi ne l'avez-vous pas dit plus tôt ? Mademoiselle Reyes, c'était l'occasion de sortir l'info en exclusivité ! s'indigna cette dernière.

Bien que je fusse la rédactrice en chef du Los Angeles Times, les membres de mon équipe ne me craignaient pas. Je privilégiais le dialogue et la bonne entente entre nous, au sein du groupe. Le respect de la ligne éditoriale était toujours appliqué et je n'avais rien à redire sur la productivité de mon équipe.

— Nous ne faisons pas dans les people, Cait.

La énième infidélité de Faïz, étalée à la une de ce journal, était celle de trop. Rachelle Conor demandait le divorce et l'on disait déjà qu'il serait le plus cher de l'histoire. Ce n'était que le début d'une longue procédure, tout ça à la vue de tous.

— Quel gâchis !

Ces mots n'étaient qu'un soupir à peine audible, qui ne parvinrent pas aux oreilles de Cait.

— Maintenant qu'il est célibataire...

— Non, pas encore, la coupai-je. Jusqu'à preuve du contraire, il est toujours marié.

— Cela n'empêche pas que ce jeune milliardaire est aujourd'hui l'un des célibataires les plus convoités de la planète.

Cait me fixait de ses petits yeux malicieux qui mourraient d'envie de m'interroger sur le cas Faïz Matthew. Il ne fallait pas oublier qu'elle était journaliste, et donc de nature curieuse, à vouloir connaître le fin mot de l'histoire sur tous les sujets qu'elle abordait. Elle finit par passer sa

main dans ses longs cheveux blonds et ondulés qui entouraient un visage arrondi aux pommettes saillantes et ajouta avec une note dans la voix plus haute que d'habitude :

— Enfin moi, si je connaissais aussi bien sa famille que vous, je...

— Je sors déjeuner, l'interrompis-je une fois de plus afin de clore cette conversation qui commençait à dégénérer.

Je me dirigeai en vitesse vers la sortie avec mes affaires sous le bras lorsque le combiné téléphonique, posé sur mon bureau, sonna. Je lançai un regard rapide à Cait qui comprit aussitôt qu'elle devait prendre congé.

— Oui Christine ?

— Madame Reyes, votre ami David vient d'appeler et vous a laissé un message. Il vous attend chez lui en fin d'après-midi pour la réunion.

Merde ! Je fermai les yeux et me pinçai l'arête du nez.

— Voulez-vous que je lui transmette quelque chose ? demanda mon assistante, visiblement inquiète devant mon silence.

— Euh... non... oui. Rappelez-le et dites-lui que j'ai d'autres priorités pour aujourd'hui. J'ai promis à ma fille de rester avec elle ce soir.

Après tout, ils n'auront qu'à me faire le compte rendu de cette réunion. Je n'étais pas prête à revoir Faïz. Pas prête à entendre le pire de ce qui nous attendait. Ce n'était pas le moment. D'ailleurs, ça ne le serait jamais.

Je m'arrêtai à l'arrêt Civic Center, Grand Park. À cette heure-ci de la journée, le métro était le moyen de transport le plus rapide. Les ailes de Georgia n'étaient pas lourdes,

mais très encombrantes. *Il serait temps qu'elle s'en débarrasse une bonne fois pour toutes !* Malheureusement, cet accessoire était si important pour elle... Elle portait ses ailes d'ange en permanence, du matin jusqu'au soir, et ce, depuis plusieurs mois maintenant. Ma fille ne les retirait jamais, sauf pour aller se coucher. Celles-ci lui donnaient une certaine confiance et elle se sentait sûrement plus proche de son père avec. Je ne pouvais lui retirer ça.

De l'autre côté de la rue, Elijah était assis pas loin de l'entrée du Hill Street Bar. Je ne pus m'empêcher de sourire légèrement en le voyant et aussitôt, une arrivée d'oxygène regonfla mes poumons. Il parlait encore tout seul... enfin non. Il devait sûrement être en pleine discussion avec Condor. Je traversai la rue à la hâte pour le rejoindre.

— Mais, fous-moi la paix ! Je n'ai aucun conseil à recevoir de toi. Tu crois toujours...

Elijah s'arrêta de parler lorsqu'il s'aperçut que j'étais à côté de lui.

— Zoé, ma beauté ! Comment ça va ? Nous sommes déjà mardi ?

— Déjà ? Les jours me semblent si longs en ce moment, déclarai-je en m'asseyant par terre, à ses côtés, le dos contre le mur du restaurant.

— Dis-moi que tu m'apportes mon sandwich, crevette et avocat.

Je sortis de mon sac le repas de mon ami. Ce dernier l'attrapa sans perdre une seconde.

— Ah ! Tu es la meilleure, s'exclama Elijah, les yeux brillants. Je n'ai rien trouvé dans les poubelles ce matin pour mon petit déjeuner. J'ai une faim de loup.

— Pourquoi ne viens-tu pas à la maison ? demandai-je, le cœur serré en entendant ses paroles. Tu fais partie de la famille depuis plusieurs années maintenant.

Mes yeux se tournèrent sur les passants qui jetaient des coups d'œil curieux, bienveillants ou exaspérés à l'encontre de mon ami. Celui-ci ne s'en souciait guère, trop occupé à dévorer bruyamment le sandwich avec appétit. À force de vivre dans la rue, il avait appris à supporter le regard des gens. Elijah n'aimait pas parler de lui. Un peu sénile, il avait l'habitude de se parler à lui-même et de râler contre le monde entier. Il avait beaucoup de colère en lui, mais il était différent quand il était avec nous.

— Des plumes sont encore tombées ? déduisit mon ami en découvrant l'accessoire qui dépassait de mon sac.

Je me rappelai alors que j'avais avec moi les ailes de Georgia.

— Oui, soupirai-je en les donnant à ce dernier. Il faudrait que tu les ré pares, s'il te plaît.

Elijah avait l'air ennuyé.

— Comment va faire ma princesse sans ses ailes pendant ces deux prochains jours ? grommela celui-ci tout en les examinant.

— Elle sait que toi et... Condor, allez faire vite, répondis-je sans croire à ce que je disais.

— Ce bon à rien ! s'écria-t-il, cet incapable ne saurait même pas enfiler un fil dans une aiguille.

— S'il existait... peut-être qu'il le saurait, prononçai-je à voix basse.

Mon ami leva ses yeux, ses yeux d'une extrême limpidité. Son visage anguleux à la peau foncée et mince était sans âge. En effet, cet homme ne paraissait ni trop jeune ni trop vieux. D'après ce que je connaissais de son parcours de vie, il avait certainement la quarantaine passée.

— Pourquoi j'écoute tes bêtises ! grogna Elijah qui n'était pas content de ma remarque. Après tout, c'est toi qui prétends être une Déesse. Que le monde est peuplé d'anges de la mort et de Léviathans. Bon sang, Zoé ! Tu es encore plus barge que moi. Toi et Condor devriez bien vous entendre.

J'explosai de rire malgré moi et posai ma tête sur l'épaule de mon ami qui, contrairement à ce que l'on pouvait penser, avait une odeur agréable, un mélange de musc et d'ambre.

— Tu n'as pas oublié pour demain ? demandai-je, la tête toujours posée contre lui.

— Non, je sais que je dois garder ma princesse, car tu as ta représentation de Hip-Hop.

— Georgia est impatiente que tu lui fasses ta recette de macaronis au fromage.

Mon ami pouffa doucement :

— Elle est plutôt facile à nourrir. J'espère juste que Condor restera à sa place sans faire son intéressant !

Je levai discrètement les yeux au ciel en me retenant d'émettre le moindre commentaire.

— As-tu vu les filles depuis la semaine dernière ? demandai-je.

— Oui, ces drôles de bêtes sont venues me voir hier soir.

— Arrête de les appeler comme ça, elles t'adorent.

— C'est les deux seules personnes qui arrivent à me mettre dans un état d'exaspération pas possible. Hier, elles se sont disputées sur une histoire de chiffre : le quatre-vingt-dix-huit plus exactement. Asarys a dit que la langue française était une langue pour les fous, comment pouvaient-ils autant compliquer les choses ? Quantifier autant de chiffres pour n'en faire qu'un seul !

Je relevai ma tête pour observer mon ami, un sourire au coin des lèvres.

— Lexy lui apprend à parler le français, Eli. Asarys est courageuse, car j'avoue que cette langue n'est pas simple.

— Et ensuite, elles ont parlé d'autre chose, lâcha ce dernier à voix basse, les yeux tournés vers le sol.

Je l'interrogeai du regard en soulevant un sourcil.

— J'attendais que tu m'en parles, continua celui-ci. Apparemment, le méchant monsieur est revenu ?

Débosselée, je me recroquevillai et détournai instinctivement le regard en direction de l'entrée du restaurant. Un coup m'aurait fait moins mal. Elijah voulait parler de Faïz. Il l'avait surnommé ainsi, depuis notre première rencontre. À cet instant, je me revis en cette matinée grisâtre, peu de temps après notre retour de Éros. Ce fut au moment d'ouvrir la porte de cet endroit, pour tenter de me nourrir correctement, que mon regard avait rencontré celui d'Elijah pour la première fois. Ce dernier était assis au même endroit qu'aujourd'hui, à tenter de récolter quelques pièces, dans un petit gobelet en carton.

— Oh, ce regard, je ne le connais que trop bien, avait-il prononcé doucement, sur un ton compatissant.

Un sentiment de douleur et de peine prédominait tout à cette période-là.

— J'ai tout perdu, me rappelai-je avoir répondu, la voix tremblante.

— Tout ? Non ! Pas encore, m'avait alors rétorqué Elijah. Allez, venez donc vous asseoir à côté de moi.

Le jour de notre rencontre, je lui avais tout déballé sans pouvoir m'arrêter : la légende, Victoria, les démons, Éros et Faïz. Surtout Faïz. Bien sûr, il m'avait prise pour une folle et à ses yeux, je l'étais toujours ainsi que ma bande d'amis. Il s'était dévoilé à son tour et m'avait présenté Condor... son ami imaginaire. Depuis, nous nous trahisons chacun de barjot. Ce jour-là, il m'avait sauvé la vie. Il avait été ma bouée de sauvetage et il l'était encore aujourd'hui. Elijah faisait partie de mon existence.

— Il est en ville, lui avouai-je en revenant au moment présent. Nous devons tous nous réunir pour parler du Maestro, et de comment l'anéantir, une bonne fois pour toutes.

Mon ami secoua la tête, désapprouvateur :

— Je ne pense pas que tu sois prête à le revoir, Zoé. Cinq ans, cinq longues années... c'est du temps. Tu es encore fragile. D'ailleurs, tu devrais prendre tes distances avec le méchant monsieur, mais aussi avec le reste de ta secte.

— Ce n'est pas une secte ! m'écriai-je. Je ne te demande pas de prendre tes distances avec Condor, cet empoté, d'après tes dires. Soutiens-moi, s'il te plaît.

— Très bien, soupira celui-ci. Mais ne me demande pas d'être aimable avec ce mec si je suis amené à le rencontrer. Et Georgia ?

Le prénom de ma fille dans la bouche de mon ami sonnait étrangement. Son ton grave soulignait une inquiétude qu'il essayait tant bien que mal de dissimuler.

— Ne t'en fais pas pour elle, répondis-je. Faïz ne compte pas s'installer à L.A. Sa vie et son travail sont à New York. Il y a peu de chance pour qu'il croise Georgia. Personne n'a envie de chambouler son quotidien. Nous voulons la préserver de tout ça.

Elijah n'insista pas devant mes certitudes. Nous étions tous la cause de l'exil de Faïz. En effet, il avait tourné la page et nous avait rayés de sa vie, depuis longtemps.

— Viens-tu à la maison ce soir ? demandai-je à mon ami, pressée de changer de sujet de conversation.

— Je passerai prendre une douche.

— Je présume que tu ne resteras pas dormir ?

— Non, rien ne vaut la liberté, déclara Elijah en fermant les yeux et en ouvrant grand les bras.

FAÏZ

Assis depuis un bon moment dans le séjour, à l'ombre des rayons de soleil qui envahissaient cet espace qui lui semblait si différent de ce qu'il avait connu il y avait de ça une éternité, Faïz essayait de freiner ses souvenirs qui s'entremêlaient à toute vitesse dans sa mémoire. La villa était vide et seul le silence tambourinait à ses oreilles. Il vida son verre d'alcool avant de se redresser tout en se frottant le crâne. Le jeune homme décida de se rendre à l'étage, poussé par l'envie d'y retrouver une sérénité perdue.

Posté devant la porte de l'ancienne chambre de sa sœur, il lui fallut plusieurs minutes pour arriver à franchir le seuil de celle-ci. En effet, toutes ses affaires avaient disparu, tout comme son ancienne vie à lui. À la place, des meubles d'enfants occupaient l'endroit. La couleur rose prédominait dans cette pièce. Faïz s'aventura d'un pas incertain, essayant de comprendre ce qu'il avait manqué durant toutes ces années. Sa main heurta alors un cadre, posé sur une étagère. Il le saisit et contempla cette petite fille, sur la photographie, aux yeux sombres et rieurs, qui faisait de la balançoire. La photo avait été prise dans un parc non loin d'ici. Il fixa les ailes couleur ivoire, accrochées à son dos. La lumière se reflétait sur celles-ci, les faisant briller d'un éclat presque irréel. Faïz plissa les yeux, comme pour mieux pénétrer le regard de la petite fille.

— Tu m'as tellement manqué.

La voix de sa mère le surprit. Il se retourna instinctivement en reposant le cadre sur l'étagère. Elle n'avait pas changé, remarqua ce dernier. Le temps n'avait eu aucun impact sur elle. Sa stature droite et son allure impeccable lui donnaient toujours un charisme naturel. Ses longs cheveux noirs retombaient sur ses épaules. Sa mère restait à l'entrée de la chambre avec un léger sourire sur un visage de porcelaine. Lily tendit la main à son fils qui la prit délicatement :

— Depuis quand es-tu là ? demanda-t-elle en serrant Faïz dans ses bras.

— À peine une heure, mais je ne reste pas. J'ai loué un appartement en ville, le temps de mon court séjour à L.A.

Conscient de la déception qu'il causait à sa mère, il essaya aussitôt de distiller un peu d'humour dans la conversation :

— L'adoption, ce ne serait pas un peu tard pour vous ? Vous auriez pu m'en parler lors de votre dernier week-end à New York, il y a six mois.

— Non... c'est... un peu plus compliqué que ça, répondit Lily d'une voix angoissée.

— Beaucoup de choses ont changé alors.

Le sourire de sa mère s'évanouit petit à petit.

— Le fait de te voir à L.A, ici, dans cette maison, ça me fait réaliser que peut-être nous aurions dû faire les choses autrement, ton père et moi.

Le jeune homme observait sa mère d'un regard un peu perdu et inquiet à la fois, ce qui parut la déstabiliser. Après un instant de silence, elle se ressaisit :

— Nous aurons tout le temps de parler durant ton séjour. Je pense que nous en avons tous besoin.

Le téléphone de Faïz sonna à ce moment, l'obligeant à mettre un terme à cette conversation.

— Oui, j'écoute... très bien. Oui, donnez-moi une adresse et prévenez-le que je vais arriver. Merci.

Après avoir raccroché précipitamment, Faïz passa devant sa mère et sortit de la chambre d'un pas pressé.

— Maman, je dois y aller. Nous reparlons de tout ça. Ce n'est pas urgent.

Lily regarda son fils disparaître dans le couloir. L'air sembla tout d'un coup lui manquer. L'angoisse lui serra la gorge et les regrets, qui étouffaient ce secret, s'immiscèrent dans sa chair. Pour la première fois, elle avait peur de son fils. Elle se demanda alors s'il l'aimait assez pour arriver un jour à lui pardonner lorsqu'il découvrirait toute la vérité.